

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 10

Artikel: Le gardian de la Camargue
Autor: Figuier, M. Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252850>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTUAY



N° 10

Supplément du Dimanche 8 Mars

1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite)

XVIII

Il était près de midi lorsque la jeune saunière arriva au Brézimberg. Malgré le marin blanc, de nombreux spectateurs étaient déjà réunis sur le Têradou. Les cabâous des mas voisins, les chariots et les taps formaient, comme pour les courses, un cirque sur la lande; seulement, selon l'étrange coutume des ferrades, le troupeau de taureaux en faisait lui-même partie. Pressés les uns contre les autres, surveillés par quelques gardians à cheval, les *bioulés* (jeunes taureaux) se tenaient immobiles. Un brasier incandescent et quelques fers à marquer, se voyaient au milieu de l'arène.

Steppe solitaire, entouré de marécages profonds, le Brézimberg étend sa nappe de sable entre la mer et la pinède du Sauvage. C'était au milieu de cette lande grisâtre, où, de loin en loin, rougissent quelques salicors, et fleurissent de rares tamaris, que l'enceinte de la ferrade avait été formée. Mornes, comme le ciel qui les enveloppait, les spectateurs, silencieux, s'abritaient de leurs vêtements; mais, apportant avec lui l'humidité de la mer, les exhalaisons des marécages et les émanations des étangs, le vent funeste du marin perçait les plus lourdes étoffes, s'appesantissait sur les membres, et frappait les esprits de cette étrange torpeur qui, avant-coureur des fièvres, rappelle la néfaste apathie que provoque le sirocco. Venant tout à coup changer les conditions de l'atmosphère et remplacer une chaleur ardente par des brouillards humides, le marin est le plus grand fléau de la Camargue; il affaiblit le corps, ronge les murs, oxyde

les métaux, et répand sur la campagne un voile de tristesse. Chaque bruit paraît sinistre sous ces lourds nuages qui viennent ramper comme des ombres sur la terre. Alors, la mer gronde avec furie, sur la rive, le vent siffle aigrement dans les bois de pins, les cris des gabians retentissent comme une trompette d'airain dans les nues, le murmure des roseaux qui plient sur le marais, ressemble à des gémissements, et les beuglements des taureaux ont la sonorité du tonnerre.

Eclairé par la pâle lumière du marin, enveloppé de nuages, comme de voiles de deuil, le cirque du Brézimberg offrait un aspect presque funèbre. Roulés dans leurs capes, et leurs feutres rabattus sur les yeux, les gardians tenaient avec méfiance leur trident en arrêt. Nulle musique ne retentissait sur l'estrade; car il n'y a point de hautbois dans les ferrades. Au lieu du spectacle joyeux de la course, c'est un travail dangereux, pour lequel il faut toute sa tranquillité d'esprit.

Le notable à qui appartenait le troupeau des *bioulés*, ayant regardé sa montre, se leva sur son tap, et donna l'ordre de commencer.

Bien que des gardians de tous les têradous eussent accouru au Brézimberg, le propriétaire ne s'adressa qu'à ceux de sa manade, les seuls auxquels il eût le droit de commander; mais, soit que, connaissant mieux que personne la force de leurs *bioulés*, ils n'osassent les attaquer, ou que l'influence du marin eût paralysé leurs membres, aucun d'eux ne bougea. Malgré de nouveaux ordres, les gardians se regardèrent d'un air significatif.

«Il vente du malheur, dit l'un d'eux, à voix basse,

en secouant ses épaules glacées; descendre aujourd'hui dans l'arène, c'est risquer d'attraper deux morts, celle qui vient des cornes des bioulés et celle qui vient du marin.

— Sans *labetch* (vent du sud-ouest) pour donner du courage, la ferrade est trop dangereuse, » dit un autre.

Ce fut donc vainement que le propriétaire des taureaux gesticula, encouragea et promit aux gardians un bon pourboire. Anxieuse et oppressée par le marin, la foule attendait en silence.

L'espoir, cependant, éclaira tout à coup les visages; un certain frémissement de joie courut dans la morne assemblée; les gardians se rangèrent devant leur troupeau, les fers furent placés dans le brasier ranimé; comme s'ils eussent compris que l'heure de leur supplice approchait, les bioulés mugirent sourdement, et le cœur de Manidette battit bien fort, car, monté sur son *aigue*, Bamboche venait d'apparaître sur la lisière du Brézimberg. Sautant lestement à bas de sa cavale, et se débarrassant de sa cape, le jeune gardian descendit dans l'arène, tout aussi fringant que si l'humide marin n'eût pas attristé le ciel.

« Il faut donc que ce soit un étranger qui fasse votre ferrade ? cria-t-il aux gardians confus. Est-ce gagner loyalement vos gages, que de refuser de marquer au chiffre de votre maître les bioulés de sa manade ? Attendez-vous qu'ils soient adultes ? Vous savez bien pourtant qu'il est plus facile de renverser un vedel qu'un bioulé, et un bioulé qu'un palusin. Avant tout, un gardian doit se faire respecter de son troupeau. Comme les hommes, les troupeaux ont de la mémoire, et ceux-ci, se rappelant plus tard votre lâcheté, pourraient bien vous en rendre victime. Si c'est le marin qui vous paralyse, je vais vous montrer comment on triomphe à la fois des nuages malsains et des bioulés récalcitrants. »

Et il s'élança vers les taureaux.

« Les fers ! » cria-t-il, d'une voix tonnante. Ayant saisi brusquement un de ces animaux par les cornes, il le renversa sur le flanc, au moment même où un gardian accourait, un fer rouge dans les mains. Ce dernier appliqua l'instrument sur la cuisse du bioulé, qui se débattit en beuglant. Lorsque Bamboche le rendit à la liberté, il s'enfuit vers la pinède, portant à tout jamais gravées dans ses chairs fumantes les initiales de son maître.

Si la peur est contagieuse, le courage l'est plus encore peut-être. Electrisés par l'exemple de Bamboche, les gardians se décidèrent peu à peu à poser leur cape, à descendre dans l'arène, et à terrasser les bioulés. Armés de leurs tridents, quelques vieillards restèrent seulement autour du troupeau pour y maintenir l'ordre. Terrifiés par le traitement qu'ils voyaient infliger à leurs compagnons, les bioulés haletants regardaient le brasier avec angoisse. Pour les faire sortir des rangs, il fallait les piquer fortement; mais, arrivés dans l'arène, ils y retrouvaient toute leur ardeur, et furieux, écumants, ils se débattaient avec violence contre ceux qui voulaient les terrasser. Ce fut bientôt une véritable mêlée, où l'on vit rouler dans

la même poussière les lourdes masses des taureaux et les corps agiles des gardians. Le sourd mugissement des animaux se mêlait aux cris aigus des hommes, tandis que l'appel strident : « les fers ! les fers ! » annonçait, à chaque minute, qu'un nouveau bioulé était terrassé.

XIX

Après deux heures de cette lutte acharnée, où Bamboche à lui seul fit plus de besogne que tous les autres gardians réunis, le propriétaire, satisfait, remonta sur son tap, et annonça que la ferrade était finie. Il restait bien encore quelques taureaux, mais on les avait déjà jugés trop forts l'année précédente pour être marqués sans danger, et le maître comprit que, s'il ne voulait exposer la vie des gardians, il devait en faire le sacrifice. Forts, trapus, la queue fauve, le poil hérissé, ces palusins appartenaient à l'espèce la plus farouche; ils regardaient l'arène d'un œil sanglant, et courbaient vers le sol, comme pour les aiguïser, leurs cornes effilées et aussi dures que des épées.

Chacun, croyant donc la ferrade terminée, se disposait à regagner son ténadou. Les spectateurs secouaient leurs vêtements, trempés par cette humidité lourde propre au marin, et qui est mille fois plus dangereuse que l'eau de pluie; les gardians rattachaient sur leurs corps transis leurs habits déchirés par les cornes des bioulés; d'autres étanchaient le sang de quelques blessures, et le brasier s'éteint. Bamboche se rapprocha de Manidette. Celle-ci avait déjà quitté le terre sur lequel elle s'était assise, et, prête à partir, elle arrangeait sur ses épaules les plis de son petit châle. En voyant venir Bamboche, elle lui tendit la main. Le gardian avait pris une grande résolution; il voulait, par un coup d'audace, sortir, ce jour-là même, de cet état de pauvreté qui lui interdisait de prétendre à la main de la saunière.

« Donnez-moi le baiser des fiançailles, *doumaïsette*, dit-il avec un accent d'énergique confiance, car je vous jure qu'avant que le *labetch* ne souffle, j'aurai acquis la plus belle manade du Sauvage; je serai riche, et l'on ne me refusera pas votre main. »

Emue, surprise, Manidette tendit sa joue à Bamboche, qui, par une timidité, toute nouvelle pour lui, osait à peine l'effleurer de ses lèvres. S'élançant alors dans l'arène, le jeune homme ralluma le brasier éteint, y mit à chauffer des fers portant la lettre B, puis s'approcha du propriétaire des bioulés.

« Maître, dit-il, en arrêtant son cheval, pensez-vous qu'il soit juste de reconnaître le coup de main que j'ai donné à votre ferrade ? »

— Certainement, répondit le notable, et je t'aurais déjà offert une bonne récompense, si je ne savais que ta coutume est de refuser en pareil cas.

— C'est vrai, et je ne demanderais certes rien, si j'étais libre comme je l'ai été jusqu'à présent, répliqua Bamboche; mais j'aime une jeune fille, et je ne puis l'épouser si je n'ai quelque bien. Sage et délicate, elle n'a pas craint d'exposer sa réputation et sa

vie pour me rendre un grand service ? à mon tour, ne dois-je pas savoir faire quelque chose pour elle ?

— Que désires-tu donc ? Si ta demande est raisonnable, je suis prêt à l'accorder.

— Voulez-vous me donner tous les bioulés que je parviendrai à terrasser et à marquer à mon chiffre ? reprit Bamboche, en montrant les bioulés qui avaient été épargnés comme trop dangereux.

Le notable regarda le gardian avec surprise.

« J'y consentirais de grand cœur, mon pauvre garçon, lui dit-il ; mais c'est ta vie que tu jouerais ainsi, et j'aurais un remords de t'accorder cette faveur. »

Et comme le gardian insistait :

« Qu'il soit donc fait selon ta volonté ! dit le pro-

les bioulés nouvellement marqués ; escortée d'un brillant état-major, Paradette avait repris, en riant, les rênes de sa charrette : seuls, immobiles comme un rempart d'ébène, les taureaux, fascinés, fixaient d'un œil farouche le brasier qui se rallumait sous le souffle du vent. Mais, comme ces traînées de poudre qui s'enflamment instantanément sur tout leur parcours, la nouvelle qu'une ferrade de palusins allait être tentée par Bamboche, courut soudainement sur tout le Brézimberg. Les taps interrompirent leur course, les chariots s'arrêtèrent, les piétons s'assirent ; gardians, notables et sauniers, tous, enfin, voulurent assister à ce spectacle imprévu.

Une sourde lueur, déchirant soudain les nuages,



Emile Loubet dans son cabinet de travail.

priétaire, curieux, malgré lui, de voir comment Bamboche allait s'y prendre pour dompter ces palusins farouches.

« Les fers ! les fers ! », cria aussitôt le jeune gardian. Nouant sur sa tête un foulard rouge, il prit son trident, et enfourcha son *aigue*, qui hemit et secoua sa blanche crinière comme pour s'animer au combat.

Depuis quelque temps, la foule avait quitté la lande du Brézimberg. Les taps glissaient déjà sur le sable de la plage, les grandes roues des chariots commençaient à tracer leurs sillons sur les roseaux des marais ; les piétons suivaient les quéirels d'un pas rapide, les ânes trottaient sur la berge des canaux ; les gardians tâchaient d'apaiser, au milieu des pinèdes,

éclaira le Brézimberg. Comme s'il eût attendu ce rayon lumineux pour commencer le combat, Bamboche s'assujettit sur sa selle, prit d'une main son trident, de l'autre un fer rouge. Aiguillonnant un palusin, il le fit sortir du troupeau, et l'ayant amené au milieu de la lande, il l'y poursuivit à outrance. Le cheval du gardian, comprenant parfaitement son rôle, manœuvrait autour du taureau, sans avoir besoin d'être dirigé par les rênes, par la voix, ni par l'éperon. Sa nature sauvage lui faisait aimer cette chasse énergique. Il voyait dans ce taureau un ennemi dont son maître voulait triompher, et avec un instinct admirable, il bondissait, se cabrait, ou s'arrêtait tour à tour. L'*aigue* et le gardian ne semblaient faire qu'un seul être.

Bamboche, lancé à fond de train, le trident en avant, fondit sur le taureau, l'atteignit à l'épaule et l'abattit sur le sable. D'une main, il le tint ainsi immobile, tandis que de l'autre, il appliquait le fer sur ses flancs. Cette manière hardie d'attaquer le taureau à cheval, et de le renverser d'un coup de trident, émut vivement les spectateurs. Le taureau, furieux, risquait d'éventrer Bamboche, en se relevant, et tout le monde l'engageait à renoncer à ce moyen d'attaque dangereux et inusité.

« Un palusin terrassé, au lieu de songer à se venger, ne pense qu'à fuir, » répondit-il en montrant l'animal, qui, marqué, sanglant et plein de rage, bondissait vers les pinèdes pour y cacher sa honte. Puis, il recommença la chasse.

Jusqu'à la nuit, sans recevoir la moindre égratignure, Bamboche aiguillonna, poursuivit, fatigua, ramena et marqua plusieurs des palusins.

« Vous avez bien gagné votre manade, lui dit le notable, en lui serrant la main, et même quelque chose de plus. Aussi je vous offre de grand cœur Drapeau, pour la conduire. Ce sera mon cadeau de noce.

— Drapeau est mon plus vieil ami, je l'accepte avec reconnaissance, dit Bamboche.

— Ici, Drapeau ! cria le no-

Le massif animal accourut aussi vite que le lui permettaient ses lourdes jambes et l'ample fanon qui se balançait sur sa poitrine.

« Je n'aurai jamais le courage de lui imprimer le fer, dit Bamboche, en caressant la bonne tête, qui s'approchait, sans appréhension, du fer rougi.

— Aimes-tu mieux entailler ses oreilles, comme le font certains propriétaires ? demanda le notable, en présentant à Bamboche une gigantesque paire de ciseaux.

— Non, répondit le gardien, en regardant les longues et soyeuses oreilles du dondaïre, qui, comme deux ailes de velours, se dressaient de chaque côté de sa tête. Puis, prenant les ciseaux :

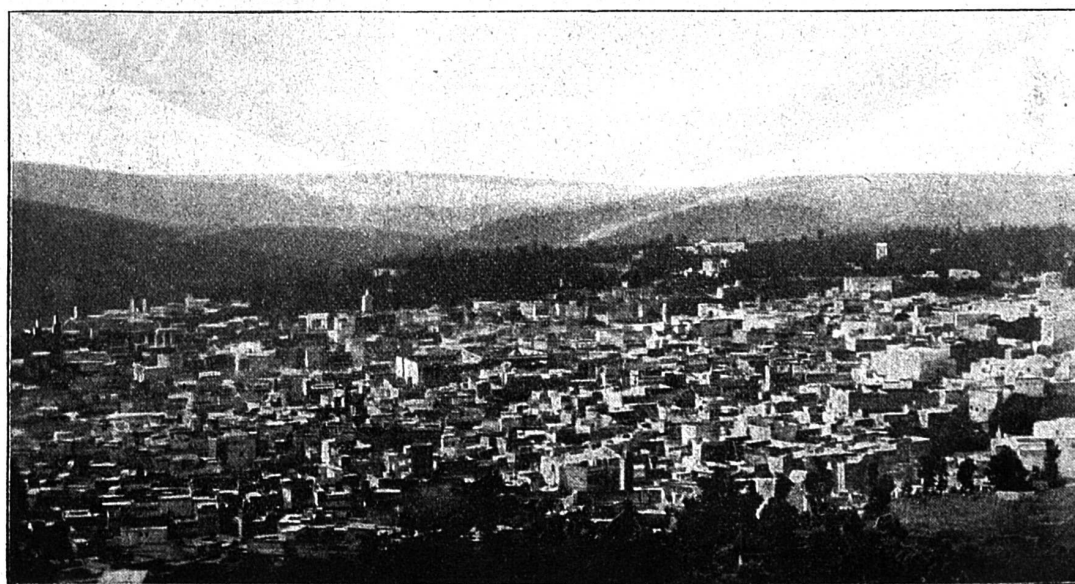
« Voilà la seule marque qui convienne à cet ami pacifique », ajouta-t-il.

Et s'agenouillant près de l'animal, il découpa un large B sur son poil épais. Drapeau ne bougea pas, et, comme s'il eût compris qu'au lieu d'être son simple gardien, Bamboche devenait son maître, il lui lécha les mains, dès que l'opération fut terminée.

« Va, bon Drapeau, va maintenant rallier ma manade, » dit Bamboche, avec cet accent intraduisible d'un homme qui



Le Sultan Muley-Abd-ul-Aziz.



Vue générale de Fez.

table au bœuf paisible, qui, immobile près du brasier, ressemblait à un énorme chien de garde.

goûte pour la première fois la joie de la propriété.
(A suivre)

LOUIS FIGUIER.



Noir et blanc (Tableau de E. Jeanmaire.)